

Introduction

« Il est trois images de l'homme que notre époque a érigées l'une après l'autre et où les mortels puiseront sans doute longtemps encore l'impulsion capable de transfigurer leur propre vie : l'homme de Rousseau, l'homme de Goethe et pour finir l'homme de Schopenhauer. »

Nietzsche

Éléments de biographie

Arthur Schopenhauer naît le 22 février 1788 à Dantzig (actuellement Gdańsk, en Pologne). Sa mère, Johanna, née Trosiener, fille d'un magistrat municipal, a 19 ans. À la suite d'une déception amoureuse, elle a accepté d'épouser Henri Floris Schopenhauer, un riche négociant qui en a 38. Arthur aura une sœur, Adèle, née en 1797. Très tôt, Floris destine son fils à reprendre l'entreprise familiale. À cette fin, le jeune Schopenhauer passe une partie de son adolescence à l'étranger à apprendre les langues étrangères. Il séjourne ainsi deux ans, au Havre, de 1797 à 1799, où il vit « les temps les plus heureux de [son] enfance » (*Correspondance*, 63).

De retour en Allemagne, il commence une formation commerciale à Hambourg. Mais ces études lui pèsent et, à l'âge de 15 ans, il fait part à son père de son désir d'embrasser une carrière de savant, ce qui implique qu'il reprenne des études classiques. Son père, aux yeux de qui « la qualité de savant était inséparablement liée à la pauvreté », cherche par la ruse à le faire dévier de cette idée. Il lui propose alors le marché suivant : sachant son fils « fort avide de voir le monde », il lui annonce qu'au printemps suivant, il entreprendra avec sa mère un long voyage à travers l'Europe. S'il le souhaite, Arthur pourra les accompagner mais à la condition qu'il lui promette de reprendre ensuite ses études de commerce. En revanche, s'il tient au projet de sa carrière de savant, il devra rester à Hambourg pour apprendre le latin... Sans surprise, Schopenhauer opte pour le voyage et pendant deux années, il visite en compagnie de ses parents la Hollande, l'Angleterre puis la France : Paris, Bordeaux, Toulon, Marseille. Enfin, la Suisse, la Bavière, l'Autriche. De ce périple il reste un beau journal de voyage : sur les conseils de ses parents, l'adolescent consigne, souvent avec à-propos, aussi bien l'accessoire – la qualité des auberges ou des hôtels où ils descendent – que les événements qui le frappent par leur caractère extraordinaire : à Londres, c'est l'horreur que lui inspire le spectacle d'une exécution par pendaison, à Toulon, la visite du baigne ou encore à Lausanne ou au bord du lac d'Annecy, le plaisir pris à la contemplation des paysages alpins...

Au retour du voyage, début 1805, le jeune Schopenhauer, conformément à sa promesse, reprend à Hambourg les études de commerce qu'il a pourtant en aversion : « Jamais il n'y eut plus mauvais commis que moi. Toute ma nature répugnait à ces affaires » (*Corr.*, 65). Le 20 avril 1806, son père se tue en tombant dans le canal qui borde la maison. On pense à un suicide, en raison du tempérament mélancolique de Floris. Le jeune Schopenhauer, très affecté par la mort d'un père qu'il admirait, est bientôt partagé entre la promesse qu'il lui a faite d'embrasser une carrière commerciale et le désir vif et persistant de reprendre ses études classiques. Il s'en ouvre bientôt à sa mère qui vient de vendre l'affaire de son mari et qui s'est installée à Weimar où elle mène enfin mener la vie mondaine à laquelle elle aspirait. Johanna entend son dilemme et, sur le conseil avisé d'un ami, l'encourage à étudier, si tel est son vœu, le mettant cependant en garde contre toute décision insuffisamment mûrie. En 1807, Schopenhauer abandonne le commerce et entre au gymnase de Gotha. Malheureusement, sa méconnaissance des langues anciennes ne lui permet que de suivre les cours en langue allemande. Convaincu que le jeune homme a devant lui un « avenir brillant et glorieux », le directeur du Gymnase lui donne des leçons particulières de latin, grâce auxquelles Schopenhauer fait de rapides progrès. Mais, un professeur ayant raillé, dans un journal, les cours en allemand de la classe dont fait partie Schopenhauer, celui-ci se moque joyeusement en public des propos du professeur et est renvoyé de l'école sur-le-champ, six mois seulement après y être entré. Schopenhauer

intègre alors le Gymnase de Weimar. Les langues anciennes l'accaparent : il lit avec avidité les grands auteurs de l'Antiquité : Tacite, Horace, Lucrece, Hérodote ou Apulée.

En deux ans, Schopenhauer atteint le niveau requis pour entrer à l'université. En 1809, il s'inscrit en médecine à l'université de Göttingen. Au bout de six mois, il choisit d'étudier la philosophie tout en continuant de se passionner pour l'astronomie, la physiologie et l'anatomie comparée, la physique et la chimie. En 1811, il déménage à Berlin et suit les cours de Schleiermacher et de Fichte. Au printemps 1813, « l'issue incertaine de la bataille de Lützen » le chasse de Berlin. Il trouve à Rudolstadt une retraite paisible, « heureux, dans cette vallée entourée de tous côtés par des collines boisées, de n'avoir pas à rencontrer de soldats ni à entendre de tambours durant tout cet été guerrier ». Ainsi, entre juin et septembre 1813, il rédige sa thèse de doctorat qu'il présente l'année suivante. En 1814, il obtient ainsi le grade universitaire de docteur avec *De la quadruple racine du principe de raison suffisante*. Ce brillant premier ouvrage constitue le socle de sa philosophie. À la suite de ses entretiens avec Goethe qui fréquente le salon de sa mère, il écrit la même année un petit traité sur la perception intitulé *De la Vision et des couleurs*, publié en 1816.

Schopenhauer s'établit bientôt à Dresde. C'est là qu'il compose, de 1814 à 1818, *Le Monde comme volonté et comme représentation* en lequel il voit clairement son grand œuvre : c'est le « fruit de mon existence », écrit-il le 28 mars 1818 à son futur éditeur Brockhaus : « le livre que, au prix d'un grand labeur,

j'ai rendu accessible à la compréhension des autres sera, selon ma ferme conviction, un de ceux qui deviendront la source et l'occasion de cent autres livres ».

Fin septembre 1818, Schopenhauer confie l'ouvrage aux soins de son éditeur et quitte Dresde pour un long voyage en Italie : il visite Venise, Florence, Rome, où il séjourne quatre mois, se « délectant de la contemplation des monuments de l'antiquité, tout comme des œuvres d'art modernes » (*Corr.*, 71) ; il voit Naples, voue son admiration à Pompéi, Herculaneum, Baïes et Cumès. À Paestum, « en regardant l'antique et magnifique temple de la ville de Poséidon, resté intact durant vingt-cinq siècles, je pensai avec un frisson d'effroi respectueux que je me trouvais sur le sol qui fut peut-être foulé par les semelles de Platon ». Au début de l'année 1819 paraît enfin chez Friedrich Arnold Brockhaus, à Leipzig, *Le Monde comme volonté et comme représentation*. En août, la nouvelle de la faillite de l'entreprise dans laquelle il a placé son héritage le conduit à rentrer précipitamment en Allemagne. Dans une situation financière incertaine, il décide de postuler pour un poste de professeur à la prestigieuse université de Berlin. Ses cours sont un échec, en raison notamment de son obstination à donner ses leçons aux heures où Hegel, qui occupe une chaire au sein de la prestigieuse université, donne son cours principal ! Au bout d'un semestre, faute d'auditeurs, Schopenhauer abandonne son enseignement.

Ne supportant plus Berlin, « la vie que j'y mène est chère et mauvaise, et je n'aime pas du tout cette ville » (*Corr.*, 106), et ses affaires financières s'étant

arrangées, il repart au mois de mai 1822 en Italie. Milan, Gênes, Florence enfin où il passe neuf mois des plus heureux, étudiant « avec zèle les œuvres d'art florentin, et le peuple italien [qui] m'a fourni matière à observation » (*Corr.*, 119). Mais de retour par Munich, à l'automne 1823, il tombe gravement malade.

Rétabli, il séjourne quelques mois à Dresde, puis retourne à Berlin. À la fin de l'année 1826, il fait une seconde tentative infructueuse d'enseignement à l'université. Il consacre alors l'essentiel de son temps à des traductions diverses, notamment *L'Oracula manual y arte de prudencia* de Baltazar Gracián et se propose, en vain, auprès de nombreux éditeurs, de traduire des œuvres de David Hume et de Giordano Bruno. Une épidémie de choléra l'incite en 1831 à quitter Berlin pour Francfort-sur-le-Main où il se fixe définitivement, tirant ses revenus des dividendes de sa part de l'héritage paternel.

Schopenhauer mène à présent une vie de solitaire, partagée entre l'écriture, la musique – il joue de la flûte et fréquente les salles de concert – et de longues promenades en compagnie de son chien. En raison de l'insuccès du *Monde*, il se résout à publier en 1836 sous le titre *De la Volonté dans la nature* quelques suppléments : il les présente comme des « attestations » scientifiques de sa théorie de la volonté. L'ouvrage n'a guère de succès.

La Société royale de Norvège met au concours, au mois d'avril 1837, la question suivante : « Le libre arbitre peut-il être démontré par le témoignage de la conscience de soi ? » Schopenhauer se porte candidat. La Société Royale reçoit favorablement

son mémoire intitulé *De la liberté de la volonté* (généralement connu en français sous le titre d'*Essai sur le libre arbitre*) et lui décerne le prix.

En 1839, c'est au tour de la Société Royale du Danemark de proposer au concours une question sur le fondement de la moralité. Schopenhauer y répond par son mémoire intitulé *Le Fondement de la morale*. Mais à la différence du premier mémoire sur la liberté, celui-là n'est pas couronné. Schopenhauer réunit cependant en 1841 les deux mémoires sous le titre commun *Les Deux Problèmes fondamentaux de l'éthique*. Trois ans plus tard, il publie une deuxième édition du *Monde comme volonté et comme représentation*, augmentée de six cents pages de suppléments.

Après la mort de sa sœur Adèle, en 1849, Schopenhauer consacre son temps à la rédaction de ses *Parerga et Paralipomena*, ensemble composite d'essais qui reprennent et développent les points centraux de sa doctrine. Publié en 1851, cet ouvrage, destiné à un large public, lui apporte enfin la renommée. Deux ans plus tard, à la suite de la publication en Angleterre d'un article intitulé « *Iconoclasm in German Philosophy* », on se presse pour rencontrer le philosophe, ce qui amuse Schopenhauer : « La comédie de ma célébrité commence ; que faire là avec ma tête grise ? » Bientôt, sa philosophie est enseignée, à Berlin et à Iéna, les éditeurs le courtisent pour de nouvelles rééditions de ses œuvres ; on vient de Paris, de Moscou, d'Upsala pour le rencontrer.

Un an après avoir achevé la troisième édition du *Monde comme volonté et comme représentation*, Schopenhauer s'éteint paisiblement le 21 septembre 1860, à l'âge de 72 ans. Trois jours auparavant, se plaignant de sa santé chancelante, il disait à son médecin : « Ce serait fâcheux si je mourais maintenant : j'ai encore d'importantes additions à faire aux *Paralipomena*. »

Une « pensée unique »

« Ce qui est proposé ici au lecteur, écrit Schopenhauer dans la préface au *Monde*, c'est une pensée unique [...] Cette pensée est, selon moi, celle que depuis longtemps on recherche, et dont la recherche s'appelle la philosophie, celle que l'on considère, parmi ceux qui savent l'histoire, comme aussi introuvable que la pierre philosophale... » Cette pensée unique peut, d'emblée, être entendue en deux sens. D'une part, la philosophie de Schopenhauer est le produit du sacrifice d'une vie entière passée à clarifier et à développer une intuition première. À vrai dire, nul philosophe n'offre un tel exemple de cohérence et d'unité, dans sa vie comme dans son œuvre. D'ailleurs, Schopenhauer possède l'intégralité de sa philosophie dès la rédaction du *Monde comme volonté et comme représentation*, son grand œuvre auquel il travailla toute sa vie, lui ajoutant, au fil des éditions successives de nombreux suppléments : « L'importance que j'attache à mon travail est très grande : car je le considère, écrit-il à son éditeur en 1818, comme étant le fruit de mon existence. Car l'impression que le monde produit sur